

Michel BANNIARD

Professeur à l'Université

de Toulouse-II

Communication au colloque de Bruxelles (Mai 1994)

Voyages et voyageurs à Byzance et en Occident
du VIe au XIe siècle

CREDO ET LANGAGE : LES MISSIONS DE SAINT BONIFACE

- 1 - Evangile et communication.
- 2 - Des frontières langagières infranchissables ?
- 3 - Flou plutôt que frontière.
- 4 - De l'approximation à l'esquive culturelle.
- 5 - Maillages communicationnels.

I - EVANGELISATION ET COMMUNICATION

1. Au commencement était la route : cette affirmation fondatrice est vraie de tous les évangélistes. Elle l'est particulièrement dans le cas des missionnaires qui se sont lancés, du VI^e au VIII^e siècle, depuis les îles britanniques à la conquête chrétienne du continentⁱ. Ils ont ainsi provoqué une triple confrontation : entre l'insularité et le continent ; entre leur foi et les croyances traditionnelles ; entre leur langage et celui de leurs cibles spirituelles. C'est la troisième de ces trois rencontres qui retiendra mon attention, dans la continuité d'un programme de recherche engagé depuis une vingtaine d'années sur des thèmes qui ont suscité l'intérêt d'un certain nombre d'autres chercheurs, notamment européens : historiens, linguistes, romanistes, latinistes, etcⁱⁱ... On s'est beaucoup interrogé, en effet, sur les modalités par lesquelles l'écrit chrétien a été communiqué à des populations majoritairement illettrées par le truchement d'une parole qui leur fût adaptée. L'essentiel des travaux a porté jusqu'à présent sur le domaine géographique et humain qui, initialement latinophone, est devenu ultérieurement romanophone. Les premiers résultats de ces enquêtes ont abouti à la définition d'une période critique, les VIII^e/ IX^e siècles, au terme de laquelle, dans la partie latine de l'espace carolingien, la communication latinophone monolinguae s'est déboîtée et rétractée pour céder la place à une communication romanophone pluridialectaleⁱⁱⁱ.

2. L'histoire sociolinguistique de la période qui s'étend en Occident de la fin de l'Antiquité Tardive à la fin du très haut Moyen Age (Ve-IX^e siècle), déjà complexe, même quand il s'agit des territoires romanisés et latinophones, suscite des problèmes aussi ardues, à considérer cette fois les interfaces entre la parole latine charriée par l'Évangile en Occident et

des auditeurs/ récepteurs parlant des langues réellement étrangères tant à la tradition romaine qu'à la nouveauté romane^{iv}. C'est ainsi qu'on a pu s'interroger sur la manière dont un celtophone comme Colomban a pu communiquer sa foi aux latinophones de la Gaule et de l'Italie de la fin du VI^e siècle, et également vider les querelles qui l'opposèrent à Thierry et à Brunehaut dans des face-à-faces agressifs^v. Ces réflexions sont naturellement liées à l'émergence comme langues de communication générale et à l'accession à la langue écrite des parlers vernaculaires.

3. Saint Boniface surgit en ce domaine comme une figure riche et porteuse de témoignages complexes : sa mobilité tant géographique que culturelle le met en contact avec une bonne partie de l'Europe^{vi}, même si la majeure part de son activité s'est concentrée sur des aires germanophones^{vii}. Multiples voyages (Angleterre/ Continent ; Germanie/ Italie ; Bavière/ Frise, etc...) ; missions innombrables (et aventures dans le style de saint Martin) ; intercommunication permanente entre des aires culturelles distinctes. Langagièrement, Boniface a été posté à un carrefour : sa langue maternelle fut le très vieil anglais ; il a eu affaire aux francs austrasiens ; aux Lombards de Pavie (Liutprand l'a reçu) ; aux moines et aux clercs de Rome ; enfin et surtout à des peuples païens germanophones, essentiellement Saxons. On peut donc espérer trouver dans sa vie un beau gisement langagier, d'autant que la documentation à son sujet abonde : correspondance, poèmes, grammaire, différentes Vies, dont celles de plusieurs de ses disciples^{viii}. Je voudrais appliquer à ces données les méthodes de la recherche en sociolinguistique rétrospective, sous la forme d'une esquisse^{ix}. Celle-ci consistera à rouvrir deux dossiers déjà connus, sinon célèbres, et à y en adjoindre un troisième rapporté d'un épisode demeuré plus confidentiel. Je veux parler de l'affaire du prêtre bavarois qui prononçait mal la formule baptismale, de la mésaventure culturelle du jeune Grégoire, futur abbé de Trèves, d'un

côté et de l'affaire du Credo que Boniface dut réciter au pape, de l'autre. Afin d'éclairer le mieux possible ces affaires, je présenterai d'abord la version traditionnelle de ces documents ; puis je considèrerai de plus près la convenance des commentaires reçus ; enfin, je tenterai de tirer les leçons que je crois vraies. Il me restera alors à replacer ces données dans le cadre général de la problématique invoquée au début de cet exposé, qui, je le répète est préliminaire à des enquêtes à la fois plus approfondies et plus extensives.

II - DES FRONTIÈRES LANGAGIÈRES INFRANCHISSABLES ?

1. Au moment d'analyser les trois cas où se présentent des frontières langagières, il me paraît nécessaire de rappeler que non seulement la question est pertinente, mais qu'en plus les moyens d'y répondre font moins défaut qu'on ne pourrait le croire. En effet, on affirme trop souvent, et à tort, que l'Eglise est plutôt hostile à la parole vernaculaire^x: en réalité, elle n'est réticente qu'au charroïement païen qui imprègne - par force - les traditions populaires des pays restés païens. Dès, au contraire, que l'utilité du passage à la langue vernaculaire apparaît incontestable, elle change rapidement d'attitude, à tel point que l'émergence des scriptae vernaculaires est la plupart du temps la conséquence, assez rapide en définitive, des premiers contacts avec le christianisme^{xi}.

La documentation qui concerne directement notre personnage, son époque, et ses lieux, offre de nombreux testimonia du primat de la communication sur toute autre action intellectuelle. Au niveau le plus élevé de cette fonction, j'insisterai simplement sur l'ampleur des testimonia qui précisent la tâche du prédicateur que devait être Boniface : ils impliquent que la parole divine soit transmise de façon intelligible. En cela, Boniface participe pleinement de la méthode éducative anglo-saxonne, dont Bède décrit, résume et légitime les règles, précisément vers 730, pour affirmer que la langue vernaculaire a de plein droit accès à la parole et à l'écriture kérygmiques^{xii}. C'est ainsi que dans une lettre de 739 où il répond à un questionnaire détaillé de Boniface, le pape Grégoire III indique : “Ceux en effet qui ont reçu le baptême dans la diversité et la variété des langues parlées par les païens ont malgré tout le droit d'être confirmés par l'imposition des mains et du saint chrême^{xiii}”. Cette injonction prélude à l'autorisation de prier aussi en germanique qui sera délivrée en 794 au synode de Francfort^{xiv}.

La nécessité d'expliquer les textes sacrés est souvent répétée dans les différentes *Vitae* décrivant le cercle des évangélistes en ces contrées germanophones^{xv}, tout comme la transmission du message est exprimée par la réitération du verbe *tradere*^{xvi}. Quant aux contraintes de la traduction proprement dite en langues vernaculaires, elles sont fréquemment signalées. De toutes façons, il existe une sensibilité générale aux contacts entre langues étrangères^{xvii}. Lorsque, sur ordre de Boniface, le jeune Sturmi explore la forêt le long de la rivière Fulda, il tombe sur un groupe de Slaves, qui effraient son âne et s'agitent un peu, avant que la discussion ne s'engage grâce à un interprète (*interpres*) que le texte désigne clairement^{xviii}. Quand Emmeran entreprend au milieu du VIIe siècle sa mission en Germanie, il commence par prêcher par l'intermédiaire d'un interprète. Son biographe, qui écrit à peu près à l'époque des missions bonifatiennes, donne même le nom du traducteur^{xix}.

L'impact de ce travail simultané de conversion religieuse et de traduction langagière a été suffisamment important pour que l'archéologie du vocabulaire allemand permette de retrouver des vestiges lexicaux importants remontant au vieil haut allemand^{xx}. Inversement, le vocabulaire vernaculaire germanique affleure fréquemment dans le latin des Vies, non seulement, bien sûr par le biais des anthroponymes, mais aussi par celui des toponymes. Ainsi, la première des Vies de Boniface, lorsqu'elle décrit le dernier trajet du saint, précise qu'il parvient à des "étendues marécageuses, au-delà du lac qui est nommé dans leur langue Aelmer (Zuiderzee)^{xxi}". L'emplacement de l'ultime campement est indiqué sous son nom en "langue locale^{xxii}", car l'adjectif désigne non la langue des paysans, mais, selon toute vraisemblance, le vernaculaire en général (et donc ici le bas francique). On pourrait multiplier les exemples ; citons seulement dans la quatrième version de la Vie (rédigée à Mayence) l'indication d'un lieu qui se trouve "à côté d'un bâtiment que l'on appelle en langue locale "la maison des oies"". C'est

donc une traduction-calque du toponyme germanique qui est proposée par le narrateur^{xxiii}. Le statut de la langue parlée populaire est assez bien défini par la terminologie : langue locale (locus) naturelle, parlée par le peuple (vulgarice) illettré (rustica). Nous allons très bientôt retrouver ces références.

Il est donc légitime de poser que les interactions entre la langue latine importée et les dialectes germaniques natifs sont suffisamment attestées par nos documents pour les interroger sur le fonctionnement réel de la communication verticale. On pourrait ajouter que le protagoniste, Boniface, manifeste à l'occasion un sens aigu de la pratique communicative. Il réclame à l'évêque Daniel qu'il lui envoie une copie de l'Écriture, qu'il avait eue lui-même en main, parce qu'elle est rédigée "avec des lettres claires et séparées^{xxiv}", puisque Boniface (nous sommes vers 740) souffrant de presbytie^{xxv} ne peut plus lire les "lettres fines et liées^{xxvi}". Ce dernier texte porte témoignage sur l'acribie des observations de Boniface : tant ses écrits que les récits qui le concernent se situent à un bon niveau de lisibilité pour les questions mises ici en jeu.

2. Le premier que j'évoquerai n'est pas le premier chronologiquement. Une lettre des années 745, adressée à Boniface par le pape Zacharie, traite du difficile problème de la validité des baptêmes en fonction soit de la culture des officiants, soit de leur foi. Une controverse a opposé sur ce sujet Boniface à ses collègues bavarois, car c'est sur une plainte conjointe portée par deux prêtres "locaux", Virgile (futur évêque de Salzbourg) et Sidonius (futur évêque de Passau), qu'intervient l'évêque de Rome^{xxvii}. Ces derniers ont eu affaire à un prêtre "qui ne savait pas du tout le latin, et qui, au moment de baptiser, dans son ignorance de la parole latine, disait en brisant la langue : " Baptizo te in nomine patria et filia et spiritus sancti^{xxviii}". Boniface,

constatant à son tour cette situation, avait entrepris de renouveler entièrement la cérémonie du baptême. L'intervention papale rappelle à l'ordre le missionnaire ; Zacharie souligne que ce prêtre n'est en aucun cas hérétique, et qu'il ne s'exprime ainsi de manière non rituelle que parce que son ignorance de la parole romaine lui fait “enfreindre la langue du sacrement”. Il rappelle alors avec force qu'il n'y a pas lieu de refaire les baptêmes, mais qu'il faut simplement les confirmer par l'imposition des mains. La terminologie de la lettre est claire : il s'agit bien du latin littéraire, désigné par latinam linguam sous sa forme orale, latinum eloquium, Romana locutio, dont la correction grammaticale est ébréchée (infringere).

3. Le deuxième testimonium concerne le jeune Grégoire, futur abbé de Trèves^{xxix}. Accueilli au monastère de Pfalzel (Palatiolum) par l'abbesse Addula, Boniface y célèbre la messe avant de participer au repas à la table d'honneur. La lecture ordinaire est confiée à Grégoire, le petit fils d'Addula, qui, âgé d'une quinzaine d'années, est venu vivre auprès de son aïeule. Il fait la lecture à haute voix à la perfection, “dans la mesure des capacités de son âge^{xxx}”, précise le récit. Le saint décèle la vivacité d'esprit de l'adolescent et lui déclare : “Tu lis bien, mon fils, si tu comprends ce que tu lis^{xxxi}”. Dans sa fierté de jeune^{xxxii}, Grégoire répond qu'il sait ce qu'il lit. Sur une nouvelle question de Boniface, Grégoire entreprend de recommencer la lecture. Boniface l'interrompt en ces termes : “Ce n'est pas ainsi, mon fils que je te demande de me dire ta lecture ; non, explique la moi en suivant la propriété de ta propre langue, la parole spontanée de tes parents^{xxxiii}”. Grégoire avoue qu'il est incapable de le faire. C'est alors que Boniface lui offre de faire lui-même l'exercice. Grégoire est invité à relire son texte en articulant lentement^{xxxiv}. Pendant qu'il obéit, Boniface “commence à improviser une prédication^{xxxv} pour le groupe des assistants, à leur grand contentement. L'émotion et l'enthousiasme de l'adolescent

sont si vifs qu'il décide de suivre le saint.

4. Le troisième testimonium a moins eu l'honneur des citations. Sur invitation, Boniface quitte en 722 la Germanie pour gagner Rome où il doit rencontrer le pape Grégoire II. Au jour dit, Boniface est introduit auprès de lui ; ils échangent les paroles d'accueil usuelles ; puis le pape interroge Boniface sur son credo et sur sa foi. C'est alors que celui-ci répond humblement : “Seigneur Apôtre, je sais, étranger que je suis, que je n'ai pas la pratique de votre langage usuel. Mais je vous demande de me laisser un délai bref pour mettre ma déclaration de foi par écrit. Ce sera la lettre muette qui seule donnera un exposé méthodique de ma foi^{xxxvi}”. Sur acquiescement de Grégoire, Boniface prend congé. Il se représente quelque temps après, muni “de sa déclaration de foi en la sainte trinité, rédigée avec la maîtrise du style latin savant^{xxxvii}”. Une troisième entrevue, cette fois au Latran, vaut à Boniface son quitus^{xxxviii}.

5. De ces trois testimonia, on a globalement retiré et retenu les leçons suivantes : 1) Une partie du clergé bavarois, inculte, ne comprenait rien aux sacrements qu'il délivrait ; de plus, la formule fautive est citée comme témoin à charge de la dégradation généralisée du latin parlé ; 2) Un jeune lector franc, même capable de lire convenablement, était néanmoins coupé du latin ecclésial : a fortiori peut-on soupçonner l'extrême faiblesse langagière du clergé et des moines en Germanie (bien affirmée par l'inspecteur général qu'est Boniface tout au long de ses missions) ; 3) Enfin, Boniface aurait lui-même parlé difficilement le latin de la chancellerie papale ; à moins qu'il ne faille comprendre qu'il se serait déjà agi de l'italien... Ces déductions m'ont paru justiciables d'une analyse plus serrée, car elles font l'économie d'interprétations tout aussi recevables, qui intéressent l'histoire culturelle du Haut Moyen Age.

III - FLOUS PLUTOT QUE FRONTIERES

1. Je voudrais en effet examiner de plus près les testimonia que je viens de rapporter, pour montrer qu'une lecture par trop simplificatrice doit en être récusée. Il est d'abord très difficile de mesurer exactement l'ignorance du prêtre bavarois. En effet, malgré ses lacunes langagières, il semble ne pas avoir beaucoup dérogé aux règles de la liturgie baptismale, sinon Boniface n'aurait pas manqué d'aggraver son accusation par des chefs supplémentaires de cet ordre ; de plus, Virgile et Sidonius, dont le niveau culturel paraît élevé, n'auraient sans doute pas pris aussi énergiquement sa défense qu'ils ne l'ont fait. On devra donc recalibrer ce document en tenant compte d'abord du fait que Boniface fait figure d'extrémiste en général et de puriste en particulier. Sur le premier point, on se rappellera simplement que l'apôtre de la Germanie a beaucoup moins pratiqué le compromis culturel que ne le firent les premiers missionnaires dans son propre pays : loin des recommandations de Grégoire le Grand, il a une pratique missionnaire plus agressive, comme l'atteste l'épisode du chêne sacré de Thor, abattu selon toute vraisemblance sous la protection des Francs de Charles Martel^{xxxix}. La nécessité du recours à l'appui militaire de l'Austrasien est exprimée sans ambiguïté par Boniface^{xl}, tandis que le formulaire de protection accordé par Charles proclame que le missionnaire est placé sous la protection personnelle du souverain^{xli}, et qu'il bénéficie d'une aide musclée^{xlii}.

Sur le second point, il faudrait rappeler non seulement la formation intellectuelle de Boniface^{xliii} (qu'il a partagée avec ses coréligionnaires anglais^{xliv}), mais aussi sa passion du savoir littéraire : les références à la science de l'Écriture dont est parsemée sa correspondance montrent non seulement une certaine foi dans la juste compréhension des textes sacrés, mais même une fierté certaine des compétences langagières qui y sont associées^{xlv} : cela est si vrai

qu'il prend aussi pour référence la science des Belles Lettres^{xlvi}. Un de ses fleurons étant la grammaire, Boniface a compilé une Grammaire latine^{xlvii} dont il a pris soin d'allonger les paradigmes pour donner aux impétrants allophones l'accès à une latinité complète^{xlviii}.

Ces caractères bonifatiens invitent à nuancer fortement les conclusions à tirer de l'épisode.

2. On devra faire de même à propos de la petite mésaventure de Grégoire. On rappelle tout d'abord qu'il appartenait à l'aristocratie austrasienne. Agé d'une quinzaine d'années au moment de l'épisode, il avait dû naître vers 700. On peut supputer que sa grand-mère était née vers 660 : sa destinée d'abbesse, comme la conduite du jeune Grégoire, suggèrent que la lignée offrait à une partie des ses enfants une filière religieuse pour leur cursum honorum^{xlix}.

En outre, la Vita précise qu'à son arrivée à Pflazel, Grégoire portait encore l'habit laïc et qu'il venait de quitter "l'école et le palais"^l : il a donc reçu une éducation aulique importante, au plus haut niveau du pouvoir. C'est-à-dire qu'il a été éduqué de manière bilingue : germanophone, il a aussi appris le latin parlé qui servait de Hochsprache dans les palais carolingiens et permettait à l'élite aristocratique de communiquer avec les deux grands ensembles langagiers du VIIIe siècle, à l'image de Chrodegang (patrio ac latino sermone imbutus)^{li}.

Enfin, la fonction de lector est difficile. La lecture à haute voix d'un texte tiré de l'Écriture, d'un ouvrage des Pères, voire d'une simple Vie, demande une préparation soignée, dont les détails sont connus. Déchiffrer le manuscrit, le ponctuer, poser sa voix, infléchir ses intonations de manière à respecter le sens ... l'exercice est suffisamment ardu pour que, d'Augustin à Alcuin, il ait fait l'objet de prescriptions détaillées^{lii}. Le narrateur (Liutger) insiste

sur la qualité de la prestation offerte par Grégoire. En outre, il semble que l'adolescent ayant été choisi de manière impromptue n'a pas eu le temps de beaucoup préparer ce ministère : il est mis à l'épreuve "en direct", invité ainsi à démontrer l'excellence de sa culture.

Ce faisceau de données prouve que l'interprétation traditionnelle repose sur certaine ambiguïté de la Vita et surtout sur le flou qui naît d'une lecture hâtive aggravée par des préjugés (commodes) sur l'état culturel de l'aristocratie et du clergé francs^{liii}.

3. Cette réorientation progressive des interprétations attendues pour ces deux premiers dossiers invite à la circonspection dans le cas du troisième. La nature exacte de la difficulté langagière à laquelle fait référence Boniface n'est pas si simple à définir qu'il y paraîtrait au premier abord. Le réviseur intelligent de la Vita willibaldienne, Otloh de saint Emmeram modifie le passage concerné en faisant dire à Boniface : "Je ne suis pas apte à répondre à une interrogation d'un tel niveau en langage ordinaire^{liv}". Que veut dire pour un homme du XIe siècle comme Otloh une telle expression, "langage ordinaire", à propos de la Rome du VIIIe siècle ? S'agit-il du latin parlé à et par la chancellerie papale, et par Grégoire II lui-même ? On exclura, de toute façon qu'il puisse s'agir d'autre chose que de latin pour une telle entrevue et une telle récitation.

Cela laisse pendante la difficulté, puisque Boniface avait eu tout loisir de s'acclimater au latin parlé à Rome et en Italie : non seulement il a été accueilli à la cour lombarde et a été reçu personnellement par Liutprand, mais en plus, il a longuement séjourné à Rome même. Même s'il est difficile de le suivre pas à pas dans ses déplacements, on conclura qu'il est contraire à la vraisemblance qu'il n'ait pas été en contact oral direct et répété avec le "langage quotidien" des romains. En outre, le récit circonstancié que fait Willibald des rencontres entre Boniface et

Grégoire II conduit à des conclusions qui semblent contredire la déclaration de celui qui s'appelle encore Winfrid : le premier entretien est, en effet, bref, et limité à des formules convenues. Mais le dernier - et la Vita insiste lourdement sur ce point - symbolise le triomphe personnel du visiteur, puisque le pape le fait asseoir^{lv} pour s'entretenir longuement avec lui. Ce tête-à-tête s'est accompagné d'une véritable discussion, où chaque interlocuteur a alternativement pris la parole^{lvi}. Etant donné la minutie des indications données par Willibald en général et dans ce cas en particulier, il est certain qu'il s'agit d'un face-à-face sans intermédiaire aucun.

On est donc renvoyé ici aussi à une recherche plus profonde face au flou apparent des données narratives, ce dernier document prenant à ce moment peut-être l'aspect le plus énigmatique des trois.

IV - DE L'APPROXIMATION A L'ESQUIVE CULTURELLE.

1. Peut-on résoudre ces problèmes en acceptant l'idée d'une validité seulement partielle de ces testimonia ? Cette solution me paraît peu satisfaisante, puisque, comme j'espère l'avoir (trop) rapidement montré plus haut (et ailleurs), les intellectuels du temps déploient souvent une pensée étonnamment précise sur toute ces questions de communication, pour peu que l'on se donne la peine de les lire avec attention. En fait, je crois que la réalité sociolinguistique de cette période et de ces lieux était, comme souvent, plus complexe que des représentations élémentaires (mais reposantes) ont pu donner à le penser jusqu'à présent.

Les difficultés du prêtre bavarois ont effectivement été montées en épingle par Boniface, sans doute pour mieux frapper les esprits sur la nécessité d'engager une réforme religieuse et culturelle énergique, et donc pour faire la leçon à ses propres collègues, qui semblent avoir peu goûté son purisme^{lvii}. C'est le lieu de s'interroger sur l'ampleur réelle de la "faute" commise par le locuteur bavarois. On remarquera tout d'abord que son erreur ne concerne qu'une petite partie de la formule (patria pour patris et filia pour fili). Toutefois, l'ensemble de l'énoncé se déroule tout à fait normalement, si bien qu'il ne donne pas une impression d'incohérence langagière plus grande que ne le ferait tel diplôme privé mérovingien, pourtant copié en terres latinophones. Car là, l'emploi des cas obliques du latin classique, est souvent très approximatif ; c'est ainsi que les morphèmes classiques comme regis, patris, urbis, ciuitatis, sont rendus indifféremment par des rege/ regi, voire regem ; ciuitate/ ciuitati/ ciuitatem, etc... Je laisse de côté ici l'apparition de tournures prépositionnelles du type de episcopo pour episcopi^{lviii}.

En outre, la prononciation de ces formes accroissait encore leur déviation par rapport aux normes de la grammatica : tel était l'état du LPT2, alors en pleine mutation vers le

Protofrançais dans le Nord de la Gaule^{lix}. Le peu d'effroi éprouvé par les vieux routiers de la communication orale qui résidaient sur le continent s'explique ainsi. On sait que c'est justement la réforme bonifatienne, puis surtout alcuinienne, poussée par les insulaires, et appelée par les carolingiens, qui a entraîné la crise langagière des années 800 dans l'Empire^{lx}. Je pense donc que les deux prêtres étaient eux-mêmes formés à une latinophonie plutôt correcte (futurs évêques, ils appartenaient à l'élite), mais que, depuis longtemps implantés sur ces zones frontalières de la latinité et de la chrétienté, ils ont réagi de manière appropriée devant l'erreur du prêtre bavarois, c'est-à-dire qu'ils ont accepté l'approximation langagière en terres germanophones, comme elle était acceptée en terres latinophones.

Or, l'officiant bavarois a été probablement victime moins d'une confusion sur le sexe du père et du fils, que d'une interférence langagière entre son dialecte germanique et les formules latines de la liturgie. Autrement dit, le substrat que constituait son parler maternel a interagi avec le superstrat culturel que représentaient les formules baptismales. Ce genre de mécanisme ramène à des cas de figure attendus des constructions langagières qui, autrement, feraient figure d'aberrations culturelles. On soulignera que le Vieil Haut Allemand (VHA) possédait des déclinaisons, dont certaines présentaient précisément des génitifs en -a. C'est notamment le cas des substantifs de thème en -o:-^{lxi}, comme gēba (“don”) : il forme son génitif singulier en gēba, et son génitif pluriel en gēbo:no^{lxii}. Tel était également le morphème de génitif des substantifs de thème en -jo:-, comme justement sunte, “péché”, GS suntia^{lxiii}. Etant donné la proximité langagière du VHA et du Vieil-Anglais (VA)^{lxiv}, il y a lieu de se demander si la réaction de rejet si exagérée, au fond, de Boniface, ne devrait pas quelque chose à sa propre hantise d'éviter les confusions langagières, puisqu'il a été confronté dans son enfance aux risques des interférences entre son vieux saxon natal et le latin parlé monastique (le souci de la norme grammaticale

rejoignant en fin de comptes de manière artificielle, voire téméraire, celui de l'orthodoxie religieuse^{lxv}).

Avant de laisser ce testimonium, je voudrais aussi souligner combien cette lecture du document doit corriger les conclusions qui en sont parfois tirées sur la dégradation du latin parlé : il ne faut pas confondre les aires linguistiques en tirant à partir d'espaces germanophones des conclusions sur l'espace latinophone^{lxvi}. En outre, il convient de mieux tenir compte de la distinction entre la compétence passive et la compétence active des locuteurs^{lxvii}.

2. C'est précisément sur ce concept forgé par la linguistique que je m'appuierai pour proposer une lecture également nuancée de la Vita Gregorii. Du récit détaillé, il ressort que la conversation entre le prestigieux visiteur et le jeune talent a eu lieu en latin. Car 1) L'échange oral entre Boniface et Grégoire reproduit le phrasé d'un latin parlé simple et direct ; 2) L'expression employée par Boniface pour désigner le vernaculaire montre que la langue à laquelle se réfère le saint est externe à celle qui est employée au moment de la discussion ; 3) La progression du récit suggère que l'offre de Boniface surprend agréablement ses commensaux : ceci confirme qu'il bascule volontairement du latin parlé “monachal” au vernaculaire germanique. Ces conclusions posées, je soulignerai que Grégoire n'est pas encore pourvu de deux niveaux de compétences distincts l'un de l'autre. a) Même si ses compétences passives le rendent apte à lire avec intelligence une texte latin savant, il n'en est pas pour autant investi de la capacité active de le traduire instantanément en germanique. La traduction immédiate d'un texte de haute tenue est un exercice difficile. Alors que la scripta (et a fortiore la littérature) vernaculaire n'est encore au VIII^e siècle qu'en voie d'apparition^{lxviii}, l'exercice était hors de portée du jeune lector. Voyez ce qu'aujourd'hui encore requiert comme entraînement spécifique

le métier de traducteur. Je rappellerai, en outre, la multiplication des gloses (souvent interlinéaires) dans les manuscrits de l'écriture à partir du VIII^e siècle, tant latin/latin que latin/vernaculaire : effet et signe de la difficulté de la *translatio*^{lxi}. Cela est d'autant plus vrai que l'obscurité d'un texte sacré peut avoir d'autres causes que strictement langagières : il peut exister une opacité intrinsèque de l'enseignement.

Cela me conduit à une dernière observation sur cette anecdote : Boniface, plutôt qu'à une traduction, se livre à une explication, en somme à une conférence (*collatio*) et donc à un travail d'exégèse, comme l'indique la lettre du texte^{lxx}. Cette tâche dépassait les compétences de l'adolescent, sans compter le blocage psychologique dont il ne pouvait qu'être la victime à l'idée de se livrer à une telle *variatio*, dans l'immédiateté et devant un public si choisi. Il ressort de ces considérations que Boniface a saisi l'occasion de la présence du jeune Grégoire pour, sans faire offense à son hôtesse (il aurait été inconvenant d'introduire directement un exposé en langue vulgaire, outre le risque de suggérer que les assistants, malgré leur rang élevé, y étaient plus à l'aise qu'en latin, comme le jeune cobaye lui-même), faire la démonstration souriante, mais impérieuse, de ses propres compétences apostoliques, et par là-même langagières.

N'oublions pas que le saint est en effet pourvu d'une compétence au moins triple en ce dernier domaine^{lxxi} : latine, certes, mais aussi insulaire et enfin continentale. Sa langue maternelle était le très vieil anglais. Lui-même a toujours eu un sentiment vif de communauté culturelle entre les Germains insulaires, comme lui-même, et les continentaux. Toutefois, quoiqu'issus du germanique commun, le vieil allemand et le vieil anglais avaient déjà sensiblement divergé au VIII^e siècle. Étaient-ce dès l'époque mérovingienne des langues distinctes, ou seulement des dialectes centrifuges ? Cette question, à ma connaissance, n'a guère été soulevée au niveau, pourtant vital pour les historiens de la culture, de la communication : me

voilà donc condamné aux hypothèses^{lxxii}. Je reviendrai en conclusion sur cette difficulté qui ressortit à la sociolinguistique, en me bornant à souligner que, quelle que soit la distance langagière initiale, Boniface a fait l'effort intellectuel et humain nécessaire pour la franchir. Il offre donc à ses auditeurs une preuve de son amour fraternel en s'exprimant dans leur propre langue, tout en renouvelant la tradition apostolique du don des langues.

3. Sa réserve devant Grégoire II en est-elle plus surprenante ? On rappellera d'abord que les enjeux de cette entrevue étaient cruciaux. On sait qu'au terme de ce voyage décisif à Rome (son deuxième), Winfrid se trouva chargé d'une mission d'évangélisation des pays germaniques encore peu touchés par la christianisation ; pourvu d'une lettre d'introduction auprès de Charles Martel (qui réagira très favorablement) ; paré du titre de légat papal ; enfin, il reçoit de l'évêque de Rome un cognomen significatif, qu'il adopte sans guère de transition ... Prétendre que ce succès considérable attendait le saint dès son arrivée à Rome serait une erreur de méthode : si bienvenu ait-il pu être, il avait affaire à un élu romain (Grégoire II est né dans la Ville), qui avait tout lieu, en ce premier tiers du VIII^e siècle, d'être circonspect devant des ambitions apostoliques si amples alors que les circonstances pouvaient paraître peu favorable à la dilatatio christianitatis : expansion de l'Islam, troubles de la succession byzantine, conflits avec les Lombards.... En outre, l'émergence des églises "régionales" pouvait éveiller son inquiétude tant à propos de l'orthodoxie religieuse de leurs acteurs que de la discipline du clergé local, surtout austrasien, souvent rétif aux injonctions apportées par les missi episcopi Urbis Romae. Ces conflits pouvaient entraîner des règlements de compte pas toujours feutrés.

Winfrid a donc fait preuve d'une grande prudence tactique. Sa déclaration constitue un cas classique, au fond, de profession d'humilité, donc de captatio benevolentiae^{lxxiii}. En effet, la

si fréquente proclamation écrite d'humilité langagière qui ouvre les commandes littéraires du temps (déclarations de rusticitas qu'on lit aussi dans la correspondance de Boniface^{lxxiv}), est ici convertie adroitement en une déclaration orale. L'insulaire se livre à un rituel d'humilité de ce type avec un grand succès, puisqu'il parvient à obtenir une connivence profonde avec l'évêque de Rome, comme le souligne complaisamment Willibald. On ne tirera donc pas dans un sens trop radical ce testimonia.

Faut-il toutefois admettre que Boniface était en situation d'infériorité langagière réelle, analogue en somme à celle du jeune Grégoire ? Ce serait là aussi aller trop loin : non seulement un lettré cosmopolite du niveau de Boniface dispose de la compétence active requise pour exprimer son credo directement en latin, mais il est sûrement apte à commenter ses affirmations sans préparation spéciale. Que reste-t-il donc de crédible dans ce prétexte ? Car la raison invoquée ne pouvait être totalement vaine, à peine d'invalider la requête, voire d'offenser l'hôte. L'hagiographe, dont nous avons constaté la curiosité langagière avait donné peu avant cet épisode une intéressante précision sur la manière dont Grégoire II était nommé à Rome : "... le pape de bienheureuse mémoire, qui est le deuxième par rapport au premier Grégoire et qui précède le troisième, est appelé 'junior' dans la langue populaire des Romains^{lxxv}". Cet intéressant document sur la situation sociolinguistique de l'Italie (pré)carolingienne résoud la question.

En effet, Boniface, si habitué soit-il aux communications multilocales, n'a pu acquérir toute la maîtrise orale du latin parlé à Rome au VIII^e siècle^{lxxvi}. Or, il s'est trouvé en situation de communication orale directe face à un Romain de souche^{lxxvii}. C'est donc à l'accent italien (même châtié), et peut-être à quelques traits spécifiques de la parole vive papale (même latine) que se réfère Boniface au moment de battre prudemment en retraite et de s'excuser de son

incompétence. Protégé par cette observation de la réalité langagière, il a ainsi réussi un coup de maître grâce à son art de l'esquive culturelle. Car il a pu de la sorte se garantir contre toute manipulation éventuelle de son propos : scripta manent... En effet, il était ainsi exclu que d'éventuels détracteurs aient pu tenter de nuire à ses plans en glissant des insinuations et des interprétations tendancieuses d'un credo exprimé en une communication purement orale.

V. MAILLAGES COMMUNICATIONNELS

1. Au bout de cette route, sont les langages. L'étude des missions de l'anglo-saxon Boniface, nous a permis d'ouvrir un dossier mieux documenté qu'on n'aurait pu le croire, effet et preuve de l'intense activité culturelle et langagière qui caractérise le drang nach Osten de la chrétienté "romaine". Des Vitae de Boniface, de Sturmi, de Grégoire affleurent de nombreux indices de cette réalité sociolinguistique. La construction et l'organisation d'une chrétienté germanique fut associée à l'émergence d'une attention grandissante aux dialectes vernaculaires. Des narrateurs lettrés et intelligents, comme Willibald, Liutger, Eigil, laissent percer leur intérêt pour les realia culturels et langagiers des contrées en cours d'évangélisation. Leur répulsion devant les coutumes et les croyances païennes charriées par les dialectes nationaux (mais Rome elle-même n'est pas à l'abri de ces confusions, comme l'a constaté Boniface en personne lors de ses séjours dans la Ville^{lxxviii}) n'entraîne pas un rejet complet de leur langue et de leur culture maternelles. Comme Grégoire de Tours, pour qui un individu civilisé était un chrétien, quelle que soit sa provenance ethnique, et son expression langagière, Boniface croit, comme ses confrères de l'outland, en la possibilité d'une acculturation profonde de sa patrie d'origine.

2. Ces échanges à la fois religieux, culturels et langagiers, saisis à travers les missions de saint Boniface, illustrent bien ce que nous décelons par ailleurs d'un phénomène sociolinguistique majeur du haut Moyen Age, l'interdialectalité. Les recherches récentes ont mis en lumière ce caractère sur les terres romanisées en profondeur, où sont en cours de cristallisation les dialectes romans : du VI^e au VIII^e siècle, l'interdialectalité a fonctionné de manière tant verticale (entre locuteurs/ auditeurs de niveaux langagiers distincts) qu'horizontale (entre interlocuteurs de

régions, voire de pays différents). Les conséquences pour l'historien de la culture, de la religion, voire de la langue en sont importantes. Pour ne reprendre qu'un seul cas, tracer une ligne de démarcation radicale entre les ensembles qu'auraient formés la langue et la culture cléricales d'un côté et la langue et les traditions populaires de l'autre, relève d'une opération intellectuelle à la fois arbitraire et décevante au point de vue euristique^{lxxix}.

Cette interdialectalité ne perd pas tous ses caractères à être considérée au-delà de la zone frontière qui sépare la Romania du reste de l'Europe du Nord. Ainsi, on doit s'interroger sur les phénomènes d'interdialectalité horizontale entre locuteurs parlant des dialectes issus du germanique commun (Boniface en offre un premier exemple, mais on devrait reposer le problème à propos d'autres figures européennes, comme notamment Alcuin^{lxxx}). Ce type de communication implique une opérativité intellectuelle particulière, dans la mesure où elle suppose un effort continu de microadaptations langagières. Les locuteurs s'exprimant dans des dialectes apparentés mais distincts, voire dans des langues voisines, sont habitués à un travail de couturière où la force du désir communicationnel recoud le tissu langagier. On supposera avec quelque vraisemblance que, même lorsqu'il parlait le Francique, Boniface devait garder quelque chose de ses habitudes articulatoires insulaires ; et qu'inversement, son oreille était habituée à la pluralité des accents continentaux, du bavarois au saxon.

D'un autre côté, l'interdialectalité verticale n'était pas non plus dépouillée de sens. Il y avait interaction entre la langue importée par la liturgie chrétienne et celle que parlaient les nouveaux chrétiens^{lxxxi} ; dans le cas des clercs, moins leur culture écrite était solide, plus leur latin sacramentel était soumis aux influences de leur parole spontanée. Evidemment, les infléchissements, sinon les dégâts devenaient vite beaucoup plus graves qu'en terres latinophones. Mais il n'en reste pas moins qu'un des grands exercices auxquels ont dû

s'accoutumer, voire s'exercer les missionnaires, a été l'art du compromis langagier.

3. Boniface a participé à et de ce polymorphisme culturel et langagier. Trop raide face à tel prêtre bavarois victime de sa parole maternelle et de son manque de grammaticalité, souplement didactique face à tel jeune aristocrate en pleine ascension intellectuelle, prudemment ondoyant face à son maître spirituel, Boniface fait des choix où l'alternative langagière peut masquer (et révéler) chaque fois des causes politiques ou des motifs tactiques. Au moment de le quitter ici, j'aimerais émettre une hypothèse sociolinguistique à son sujet. Habitué aux locuteurs du Nord de l'Europe, germanophile, ou plutôt saxonophile, protégé privilégié des souverains Austrasiens (et à ce titre modèle et prédécesseur du successeur intellectuel que sera Chrodegang^{lxxxii}), Boniface parlait un latin tardif, qui, malgré ses coquetteries de grammairien, portait la marque des habitudes articulatoires de son espace géographique, humain, politique et mental le plus naturel, autrement dit un latin tardif à l'accent mérovingien. C'est cet accent qui le gênait au moment d'engager une discussion difficile avec un Romain de souche, dont le latin sonnait avec les inflexions de l'italien.

i. Cf. LEVISON W., England and the Continent in the Eighth Century, Oxford, 1946.

ii. R. WRIGHT (éd.), Latin and Romance Languages in the Early Middle Ages, Londres et New-York, 1991 ; M. SELIG, B. FRANK, J. HARTMANN (éd.), Le passage à l'écrit des langues romanes, Tübingen, 1993 ; M. BANNIARD (ed.), La voix et l'écriture, Médiévales, t. 25, 1993.

iii. M. BANNIARD, Viva voce, Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin, Paris, 1992.

iv. L. LENTNER, Volkssprache und Sakralsprache, Geschichte einer Lebensfrage bis zum Ende des Konzils von Trient, Vienne, 1963 ; F.J. THOMSON, SS Cyrill and Methodius and a Mythical Western Heresy : Trilinguism. A contribution to the Study of Patristic and Medieval Theories of Sacred Languages, in AB, t. 110, 1992, p. 67-121 ; C. HANNICK, Slavische Geschichte und Geschichte der Völker des Nahen Ostens aus der Sicht der arabischen und armenischen Historiographie, Sigmaringen, 1993.

v. M. BANNIARD, Saint Colomban et la communication en Gaule mérovingienne, in Ireland and Europe in the early Middle Ages IV, Colloque de Dublin, 1994 (à paraître).

vi. Sur ce nom, cf. J. FISCHER, ORIENS-OCCIDENS-EUROPA, Begriff und Gedanke 'Europa' in der Späten Antike und im frühen Mittelalter, Wiesbaden, 1957.

vii. On se réfère essentiellement à : G. KURTH, Saint Boniface, 680-755, Paris, 1902 ; Th. SCHIEFFER, Angelsachsen und Franken, Zwei Studien zur Kirchengeschichte des 8 Jahrhunderts, Wiesbaden, 1950 (Abhandlungen des Geistes und sozialwissenschaftlichen Klasse, t. 20, 1950) ; M. COENS, S. Boniface et sa mission historique d'après quelques auteurs récents, in AB, t. 73, 1955, p. 462-495 ; A. ANGENEND, Pirmin und Bonifatius, Ihr Verhältniss zu Mönchtum, Bischofsamt und Adel, in A. BORST (éd.), Monchtum, Episkopat und Adel zur Gründungszeit des Klosters Reichenau, Sigmaringen, 1974, p. 251-304 ; Th. SCHIEFFER, Winfried-Bonifatius und die christliche Grundlegung Europas (2), Darmstadt, 1972 ; REUTER (ed.), The Greatest Englishman. Essays on St Boniface and the Church at Crediton, Exeter, 1980.

viii. Principales sources : BONIFATII (VYNFRETH), Ars Grammatica, edd. G.J. GEBAUER, B. LÖFSTEDT ; Vitae sancti Bonifatii archiepiscopi moguntini, ed. W. LEVISON, in MGH, Scriptores rerum Germanicarum...separatim editi, Hannovre et

Leipzig, 1905 ; S. Bonifatii et Lulli epistolae, in MGH, Epistulae Aevi Karolini, t. 3, ed. E. DÜMMLER (1892) ; M. TANGL (1916) ; Vita s. Emmerammi auctore Arbeone, in AB, t. 8, 1889, p. 222-227 (éd. B. SEPP) ; Vita s. Gregorii abbatis traiectensis auctore Liugero, in MGH, SS, t. XV, 1, p. 66-79 ; Vita s. Sturmi auctore Eigile, in MGH, SS, t. XV, 2, p. 366-377.

ix. Ce corpus documentaire vient d'être analysé et commenté d'un point de vue différent (histoire des formes littéraires) par W. BERSCHIN, Biographie und Epochenstil im lateinischen Mittelalter, t. III, Karolingische Biographie 750-920 n. Chr., Stuttgart, 1991, X, Aetas Bonifatiana, p. 6-18. On y trouve également l'analyse des Vies de Sturmi (p. 27-41, centrée naturellement autour de la fondation de Fulda) et de Grégoire (p. 43-50, centrée justement sur l'épisode de la lecture commensale).

x. En ce sens, C. EDWARDS, German Vernacular literature : a survey, in R. MCKITTERICK (éd.), Carolingian Culture : Emulation and Innovation, Cambridge, 1994, p. 141-170.

xi. Mise au point rapide dans Médiévales, t. 25, 1993, La voix et l'écriture (éd. M. BANNIARD), p. 5-70.

xii. Venerabilis Baedae, Epistola ad Egbertum, (ed. C. PLUMMER, Oxford, 1896).

xiii. Bonif. Ep., 45 : "Illi quippe, qui baptizati sunt per diuersitatem et declinationem linguarum gentilitatis, tamen, quod in nomine trinitatis baptizati sunt, oportet eos per manus inpositionis et sacri crismatis confirmari".

xiv. L. LENTNER, Volkssprache, p. 39.

xv. Vita Gregorii abbatis traiectensis auctore Liutgero, MGH, SS, t. XV, 1, p. 67-68, par. 11 : "Non enim ex una qualibet gente eius erant discipuli, sed ex omnium uicinarum nationum floribus adunati... Quidam enim eorum erant de nobili stirpe Francorum, quidam autem et de religiosa gente Anglorum, quidam uero et de nouella Dei plantatione diebus nostris inchoata Fresonum et Saxonum, quidam autem et de Baguariis et Sueuis praeditis eadem religione... quorum ego sum modicus et infimus alumnus. Quibus omnibus undecumque quasi ad unum ouile ouibus collectis, pius pater et pastor Gregorius et spiritalia nutrimenta doctrinarum atque eloquiorum Dei, et corporalia alimenta eadem deuotione procurauit et donauit. Et ita...exarsit in amore et instructione discipulorum, ut nullus pene preteriret dies, quo non, primo mane, paterna sollicitudine consedens, singulis quibusque uenientibus, prout

quisque quaesiuit, poculum uitae propinaret et irrigaret eloquiis Dei corda filiorum”.

xvi. Vita Gregorii, par. 14 : “... tradere non destitit auditoribus suis libros diuinae legis... Nam et condiscipulis melioribusque meis in eadem molestia (il était paralysé) plures tradidit libros et mihi modico Liudgero librum Sancti Augustini tradidit, quem Enchiridion, id est manualement, ipse nuncupauit”.

xvii. Dossier dans L. LENTNER, Volkssprache.

xviii. Vita s. Sturmii Eigile auctore, MGH, SS, t. XI, p. 365-377 : “Vnus autem ex illis qui erat ipsorum interpres interrogauit eum quo tenderet. Cui ille respondit in superiorem partem eremi se fore iturum”. Il s'agit en l'occurrence d'une communication slave/ germanique.

xix. Vita s. Emmeranni auctore Arbeone, in AB, t. 8, 1889, p. 222-229 (éd. B. SEPP).

xx. F. MAURER, F. STROH, Deutsche Wortgeschichte, t. 1, Berlin, 1959.

xxi. Vita 1a, 8, p. 47 : “...trans stagnum quod lingua eorum dicitur Aelmere”.

xxii. Vita 1a, 8, p. 49 : “... qui rustica dicuntur lingua...”.

xxiii. Vita 4a, 12, p. 104 : “...propter aedifitium qui uulgariter nominatur aucarum”.

xxiv. Bonif. Ep., 63, p. 329 : “...claris et absolutis litteris...”.

xxv. ib. : “caligantibus oculis”.

xxvi. Ib. : “...minutas litteras ac connexas”.

xxvii. Sur les relations entre Boniface et ses collègues et sur les conflits qui éclatèrent, on verra en dernier lieu : T. REUTER, Kirchenreform und Kirchenpolitik im Zeitalter Karl Martells : Begriffe und Wirklichkeit et F. STAAB, Rudi populo rudis adhuc praesul, Zu den Werhaften Bischöfen der Zeit Karl Martells, in Karl Martell in seiner Zeit, p. 35-58 et p. 249-275.

xxviii. Bonif. Ep., 68, p. 336 : “Retulerunt quippe, quod fuerit in eadem prouincia sacerdos, qui latinam linguam penitus ignorabat et dum baptizaret, nesciens Latini eloquii, infringens linguam, diceret...”.

xxix. Le testimonium est cité en entier, traduit et commenté par W. BERSHIN, Biographie, p. 41-44.

xxx. Vita Gregorii, 2, p. 67 : "...iuxta modum aetatis suae...".

xxxii. Ib. : "Bene legis, fili, si intelligis quae legis".

xxxiii. Ib. : "...secundum apostoli dictum, sapiebat ut paruulus et locutus est uti paruulus...".

xxxiiii. Ib. : "Non ita, fili, quaero, ut mihi dicas modo lectionem tuam, sed secundum proprietatem linguae tuae et naturalem locutionem parentum tuorum edissere mihi lectionem tuam".

xxxv. Ib. : "Repete, ait, ab exordio lectionem tuam et discrete lege".

xxxvi. Ib. : "Tunc exorsus est sanctus magister et libera uoce coepit praedicare et matri et omni familiae". Le texte est précis : après avoir prolongé le repas (il fallait du temps pour que cette scène parvînt à son terme), Boniface quitte la table, se place debout, sans doute à côté de Grégoire, et prend la parole. L'expression libera uoce souligne le caractère spontané de son énoncé oral.

xxxvii. Vita Bonif. 1a, 5, p. 28 : "Domine apostolice, noui me imperitum, iam peregrinus, uestrae familiaritatis sermone ; sed quaeso, ut otium mihi, tempus conscribendae fidei concedas, et muta tantum littera meam rationabiliter fidem aperiat". Rationabiliter signifie ici probablement "méthodiquement".

xxxviii. Ib. : "... sanctae trinitatis fidem urbana eloquentiae scientia conscriptam...".

xxxix. Ib., 6.

xl. A. ANGENENDT, Pirmin und Bonifatius, p. 282-283.

xli. Bonif. Ep., 63 : "Sine patrocinio principis Francorum nec populum aeclesiae regere nec presbiteros uel clericos, monachos uel ancillas Dei defendere possum ; nec ipsos paganorum ritus et sacrilegia idolorum in Germania sine illius mandato et timore prohibere ualeo".

xlii. Bonif. Ep., 22 : "...sub nostro mundeburdio uel defensione". Le terme francique et le terme romain sont synonymes : exemple de variation synonymique en situation de pluralisme langagier.

xlii. Ib. : "...manu nostra roboratam dare...".

xliii. Vita Bonif. 1a, 2, p. 9 : "maxima scripturarum eruditione/... grammaticae artis eloquentia/... metrorum medullata facundiae modulatione/... historiae simplici expositione/... spiritalis tripertita intellegentiae interpretatione/... dictandi peritia..." : 1) Connaissance de la Bible ; 2) Maniement de la latinité savante ; 3) Maîtrise de la versification ; 4) Chronologie et récits ordinaires ; 5) Exégèse savante ; 6) Ecrivain.

xliv. T. REUTER (éd.), The Greatest Englishman. Essays on St Boniface and the Church at Crediton, Exeter, 1980.

xlv. Comme le donnent à voir plus particulièrement les lettres 4 (à Aldhelm) ; 9 (à Nithard) ; 12 (lettre du pape Grégoire II).

xlvi. Bonif. Ep., 9 : "...te implorare procuro, ut... resuscitare festines gratiam ingenii naturalis, quae in te est, et liberalium litterarum scientiam ... aquoso luto ... non extinguas".

xlvii. Bonifatii (Vynfreth) ars grammatica, edd. G. GEBAUER, B. LÖFSTEDT, Turnhout, 1980.

xlviii. V. LAW, The Study of Grammar, p. 91.

xlix. Sur cette terminologie et sur ces faits, M. HEINZELMANN, Bischofsherrschaft in Gallien. Zur Kontinuität römischer Führungsschichten vom 4 bis zum 7 Jahrhundert, Munich, 1976 et Bischof und Herrschaft vom spätantiken Gallien bis zu den karolingischen Hausmeiern, in F. PRINZ (éd.), Herrschaft und Kirche, Stuttgart, 1988, p. 23-82.

l. Vita Gregorii, 2, p. 67 : "...puer Gregorius, qui per idem tempus nuper a scola et palatio reuersus, sub laico adhuc habitu...".

li. Sur cet aspect, M. BANNIARD, Viva voce, p. 281 sqq. et Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIIIe siècle, in Charles Martel et son temps, p. 171-190. Comme on le voit, le germanique est ici désigné comme la langue "paternelle" ; cet adjectif se muera en "maternel" dans le vocabulaire médiéval classique (XIIe-XIIIe s.). Quant à l'équivalent proprement germanique, theotisca, il émerge à la fin du VIIIe siècle, avec toutefois le sens non pas de "paternel", mais de "populaire". Cf. H. THOMAS, Der Ursprung des Wortes Theodiscus, in Hist. Zeit., t. 247, 1988, p. 295-331 et Zur Geschichte von theodiscus und teutonicus im Frankreich

des 9 Jahrhunderts, in Beiträge zur Geschichte des Regnum Francorum, t. 22, Sigmaringen, 1990, p. 67-95.

lii. M. BANNIARD, Le lector en Espagne wisigothique d'après Isidore de Séville : de ses fonctions à l'état de la langue, in REAug, t. 21, 1975, p. 112-144.

liii. Toutefois, les travaux les plus récents sur ce problème tendent à modifier les points de vue traditionnels. Cf. R. MCKITTERICK, The Carolingians and the Written Word, Cambridge, 1989 et The Uses of Literacy in Early Medieval Europe, Cambridge, 1990.

liv. Vita Bonifatii auctore Otloh, I, 12 : "Quia, domne apostolice, inquisitioni tantae in communi sermone idoneus non sum respondere".

lv. Vita Bon. 1a, 6, p. 28 : "...eum consedere fecit".

lvi. Ib. : "...ita ut omnem pene diem pariter conloquendo alternatim ducerent".

lvii. Sur les manipulations de Boniface (et de ses hagiographes), on pourra voir A. DIERKENS, Carolus monasteriorum multorum euersor et ecclesiasticarum pecuniarum in usus proprios commutator ? Notes sur la politique monastique du maire du palais Charles Martel, in Karl Martell in seiner Zeit, p. 277-293.

lviii. On pourra se référer à l'essai de systématisation de M. BANNIARD, Oralité et formes marquées : entre expressivité et changement langagier, in Actes du colloque sur Latinité et Oralité (Paris, 1994), sous presse pour 1995 (Cl. MOUSSY, J. DANGEL éd.).

lix. Sur ces processus, cf. M. BANNIARD, Viva voce, chap. 5 et Seuils et frontières langagières.

lx. Données essentielles dans R. WRIGHT, Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France, Liverpool, 1982 et M. BANNIARD, Viva voce, chap. 7.

lxi. Les deux points postposés à la voyelle indiquent qu'elle est longue.

lxii. F. MOSSE, Manuel de l'Allemand du Moyen Age, Paris, 1942, p. 86.

lxiii. Ib., p. 88.

lxiv. F. MOSSE, Manuel de l'Anglais du Moyen Age, t. 1, Vieil Anglais, Paris, 1945.

lxv. De ce fait, le radicalisme de Boniface annonce l'élan purificateur des intellectuels de la cour à la fin du siècle, et en particulier d'Alcuin. Cf. sur ce point Viva voce, chap. 6 et 7.

lxvi. On pourrait se demander si le prêtre bavarois ne proviendrait pas d'une aire encore latinophone (hypothèse de F.J. Thomson). On sait en effet que des plaques de romanité ont perduré dans le HMA, notamment autour de Salzbourg (cf. S. POP, La dialectologie, t. 1, Dialectologie romane, Bruxelles, 1950 et L. MUSSET, Les invasions. Les vagues germaniques (2), Paris, 1969, p. 171-181). Mais 1) Nous ignorons absolument sur quelle terre natale et dans quel environnement langagier est né et a grandi ce prêtre (la lettre du pape n'offre qu'une indication globale ; or, la Bavière est vaste, et les points de romanité sont au sud du Danube) : les probabilités pour qu'il ait été en poste dans une aire romanophone, forcément exigüe, sont donc moins fortes que pour qu'il l'ait été en terres germanophones ; 2) Les assertions répétées du texte même de la lettre impliquent que ce malheureux prêtre est totalement étranger à la communication latine naturelle : une telle affirmation aurait été impossible d'un locuteur latinophone (à la mérovingienne) ou tout simplement romanophone (protofrançais). Le prêtre bavarois ne parle même pas le latin des illettrés (tam rustice loqui, comme dirait Grégoire de Tours, ou romana lingua rustica comme dira le concile tourangeau de 813).

lxvii. Concepts classiques de la linguistique : capacité à émettre des messages dans un code donné (compétence active) ; capacité à comprendre des messages dans un code identique ou seulement approchant (compétence passive). On admet que la compétence passive déborde toujours la compétence active. Toutefois, on doit se garder de surestimer l'écart possible entre les codes (émetteurs/ récepteurs), car le champ de dispersion de la communication est relativement étroit : il doit demeurer à l'intérieur du diasystème.

lxviii. Cf. C. EDWARDS, German vernacular literature.

lxix. Cf. E. STEINMEYER, Die althochdeutsche Glossen, vol. 1, Berlin, 1879 ; R. DEROLEZ, Runica manuscripta, The English Tradition, Bruges, 1954. Sur le dialogue entre grammatica et theotisca, M. BANNIARD, Rhabanus Maurus and the Vernacular Languages, in R. WRIGHT (éd.), Latin and the Romance Languages, p. 164-174.

lxx. Vita Gregorii, 2 : "...edissere mihi lectionem tuam...".

lxxi. L'apostolicité est liée au don des langues : le miracle de la Pentecôte renaît dans ce HMA, si bariolé langagièrément, par la bouche du saint ; plus grande est sa compétence langagièrè, plus grand est le saint.

lxxii. Je me réfère aux travaux de L. LENTNER, Vokssprache ; F. MOSSE, Manuels ; A. LAUGESSEN, La civilisation germanique au VIIIe siècle, in Settimana 20, Spolète, 1973, p. 659-689.

lxxiii. Ce topos a été analysé pour notre période par E. R. CURTIUS, La littérature européenne et le Moyen Age latin (2), Pais, 1987 p. 000-000. La Selbstbescheidenheit est une catégorie à la fois immémoriale par la tradition rhétorique et neuve par l'apport chrétien.

lxxiv. Exemple type, la lettre de la noble Leobytha à Boniface : "Illud etiam peto, ut rusticitatem huius epistolae digneris emendare... gracilis ingenioli rudimenta exercitare cupiens tuo auxilio indigeo(ep. 29)".

lxxv. Bonif. Vita 1a, 5, p. 21 : "... sanctus uir...papam beatae memoriae Gregorium a primo secundum et nouissimo priorem affatus est - qui et uulgarica Romnorum lingua dicitur iunior...".

lxxvi. Cf. Viva voce, Annexe 3, p. 543 sqq.

lxxvii. Sur ces instances langagières, cf. P. ZUMTHOR, La lettre et la voix, Paris, 1987 et M. RICHTER, The Formarion of the Medieval West, Dublin, 1994.

lxxviii. Bonif. ep., 50, p. 301 : "Sicut adfirmant se uidisse annis singulis in Romana urbe et iuxta aecclesiam sancti Petri in die uel nocte, quando Kalende Ianuarii intrant, paganorum consuetudines chorus ducere per plateas et adclamationes ritu gentilium et cantationes sacrilegas celebrare...".

lxxix. En ce sens, cf. les travaux de M. VAN UYTFANGHE, Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français, in Romanica Gandensia, t. 16, 1976, p. 5-89 ; Latin mérovingien, latin carolingien et scripta romana rustica : rupture ou continuité ?, in D'une déposition à un couronnement, 476-800, Bruxelles, 1977, p. 65-88 ; Stylisation biblique et condition humaine dans l'hagiographie mérovingienne, 600-750, Bruxelles, 1987.

lxxx. Cf. Viva voce, p. 312 sqq.

lxxxi. Sur tout ceci, cf. F. MAURER, F. STROH, Deutches Wortgeschichte.

lxxxii. Th. SCHIEFFER, Angelsachsen und Franken, p. 1456 sqq.

BIBLIOGRAPHIE

ANGENEND A., Pirmin und Bonifatius, Ihr Verhältniss zu Mönchtum, Bischofsamt und Adel, in A. BORST (éd.), Monchtum, Episkopat und Adel zur Gründungszeit des Klosters Reichenau, Sigaringen, 1974, p. 251-304.

BANNIARD M., Rhabanus Maurus and the Vernacular Languages, in R. WRIGHT (éd.), Latin and Romance Languages in the Early Middle Ages, Londres et New-York, 1991, p. 164-174.

BANNIARD M., Viva voce, Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin, Paris, 1992.

BANNIARD M. (ed.), La voix et l'écriture, Médiévales, t. 25, 1993.

BANNIARD M., Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIIIe siècle, in Charles Martel et son temps (ed. J. JARNUT, U. NON, M. RICHTER), Beihefte der Francia, t. 37, 1994, p. 171-190.

BERSCHIN W., Biographie und Epochenstil im lateinischen Mittelalter, t. 3, Stuttgart, 1991.

COENS M., S. Boniface et sa mission historique d'après quelques auteurs récents, in AB, t. 73, 1955, p. 462-495.

EDWARDS C., German Vernacular Litterature : a Survey, in McKITTERICK 1993, p. 141-170.

FISCHER J., ORIENS-OCCIDENS-EUROPA, Begriff und Gedanke 'Europa' in der Späten Antike und im frühen Mittelalter, Wiesbaden, 1957.

FLASKAMP F., Die Missionsmethode des hl. Bonifatius, Hildesheim, 1929.

JOLIVET A., MOSSE F., Manuel de l'allemand du Moyen Age, Paris, 1942.

KURTH G., Saint Boniface, 680-755, Paris, 1902.

LAW V., The Insular Latin Grammairians, Woobridge, 1982.

LAW V., Grammars and Language Change : an Eighth-Century Case, in Actes du 1er Colloque intern. sur le latin vulgaire et tardif (J. HERMAN ed.), Tübingen, 1987, p. 133-144.

LAW V., The Study of Grammar, in McKITTERICK 1993, p. 88-110.

LEBECQ S., Marchand et navigateurs frisons du Haut Moyen Age, Lille, 1983.

LENTNER L., Volkssprache und Sakralsprache, Geschichte einer Lebensfrage bis zum Ende des Konzils von Trient, Vienne, 1963.

MAURER F., STROH F., Deutsches Wortgeschichte, t. 1, Berlin, 1959.

McKITTERICK R. (éd.), Carolingian Culture: emulation and innovation, Cambridge, 1993.

MOSSE F., Manuel de l'Anglais du Moyen Age, t. 1, Vieil Anglais, Paris, 1945.

REUTER T. (ed.), The Greatest Englishman. Essays on St Boniface and the Church at Crediton, Exeter, 1980.

SCHIEFFER Th., Winfrid-Bonifatius und die christliche Grundlegung Europas, Fribourg-en-Brisgau, 1954.

SCHIEFFER Th., Angelsachsen und Franken, Zwei Studien zur Kirchengeschichte des 8 Jahrhunderts, Wiesbaden, 1950 (Abhandlungen des Geistes und sozialwissenschaftlichen Klasse, t. 20, 1950).

SCHÜSSLER H.J., Die fränkische Reichsteilung von Vieux-Poitiers (742) und die Reform der Kirche in den Teilreichen Karlmanns und Pippins, in Francia, t. 13, 1986, p. 47-112.

THOMSON F.J., xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx, in AB, xxxx.

ZUMTHOR P., La lettre et la voix, Paris, 1987.

PRINCIPALES SOURCES

BONIFATII (VYNFRETH), Ars Grammatica, edd. G.J. GEBAUER, B. LÖFSTEDT.

Vitae sancti Bonifatii archiepiscopi moguntini, ed. W. LEVISON, in MGH, Scriptores rerum Germanicarum...separatim editi, Hannovre et Leipzig, 1905.

S. Bonifatii et Lulli epistolae, in MGH, Epistulae Aevi Karolini, t. 3, ed. E. DÜMMLER (1892)
; M. TANGL (1916).

Vita s. Emmerammi auctore Arbeone, in AB, t. 8, 1889, p. 222-227 (éd. B. SEPP).

Vita s. Gregorii abbatis traiectensis auctore Liugero, in MGH, SS, t. XV, 1, p. 66-79.

Vita s. Sturmi auctore Eigile, in MGH, SS, t. XV, 2, p. 366-377.